

Le voyage en Syrie dans la première moitié du XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, l'espace qu'on appelle « Syrie » varie considérablement selon les voyageurs. Certains considèrent la région délimitée par les frontières naturelles que sont au nord la chaîne du Taurus, au sud le désert du Sinaï, à l'ouest la mer Méditerranée et à l'est l'Euphrate. C'est l'opinion de Lamartine pour qui la Syrie « *s'étend sur une longueur de cent cinquante lieues entre le désert d'Égypte et le Taurus qui la sépare d'Anatolie* »¹.

D'autres suivent les géographes de l'Antiquité, mais les limites sont alors fluctuantes. Pline considère par exemple que la Syrie englobe jusqu'à l'Arménie, la Mésopotamie et la Babylonie. Après la conquête de Pompée en 64 av. J.-C., la Syrie fut érigée en province romaine avec Antioche pour capitale, mais les frontières connurent d'importantes variations pendant trois siècles, allant au sud jusqu'à l'Arabie nabatéenne.

La Syrie peut aussi désigner la Terre Sainte. C'est la définition choisie par Léon de Laborde dans l'introduction de son *Voyage de la Syrie* : « *La Syrie, en effet, considérée dans son ensemble est avant tout religieuse ; c'est bien la terre sainte dans toute son acception ; l'Ancien Testament, l'Évangile, les croisades et les pèlerinages...* »². Le Nord de la Syrie actuelle semble en être exclu ; Alep est alors pour le voyageur « *comme une étape entre les deux grandes parties de [son] voyage, entre l'Asie mineure et la Syrie* »³. Mais cette délimitation reste imprécise et pose certains problèmes car Antioche, ville à laquelle se rattache des souvenirs évangéliques, serait alors rattachée à la Terre Sainte tandis qu'Alep, à moins de 100 km à l'est, ne le serait pas. La Syrie est donc dotée de frontières à géométrie variable dans les représentations européennes.

D'un point de vue « oriental », la Syrie est une province de l'Empire ottoman, conquise par le Sultan Sélim I^{er} en 1516 et 1517, et composée jusqu'en 1867 de cinq pachaliks (Alep, Tripoli, Damas, Saïda et Jérusalem) qui recouvrent à peu près ses frontières naturelles. À la tête de chaque

pachalik se trouve un pacha nommé par le sultan. La Syrie n'a cependant aucune existence administrative⁴. Le terme *Sûriyya* se trouve rarement sous la plume des auteurs arabes qui lui préfèrent celui de *Bilâd al-Shâm* (Pays de Shâm) désignant la Syrie naturelle.

Toutes ces régions sont bien connues des Européens dès le XVI^e siècle. Les pèlerins affluent vers Jérusalem, et des marchands, vénitiens pour la plupart, ont ouvert des comptoirs à Damas, Alep et Tripoli où arrivent les produits venus des Indes et de la Perse, comme les épices et la soie. Les privilèges octroyés par le sultan aux nations européennes, connus sous le nom de capitulations (*'ahdnâmes*), encouragent le commerce occidental dans l'Empire ottoman. La France signe ses premières capitulations en 1569, suivie de l'Angleterre en 1580 et de la République des Sept Provinces-unies (Pays-Bas) en 1612.

Les négociants européens viennent chercher en Syrie des produits agricoles comme le blé, des matières premières nécessaires à leur industrie, et des produits de luxe venus des Indes et de la Perse. Ils apportent en échange des monnaies en argent ainsi que des produits textiles manufacturés. La présence de nombreux marchands entraîne l'installation de consuls pour les représenter et défendre leurs intérêts. Alep, grande métropole commerciale, se trouve ainsi pourvue d'un consul vénitien dès 1547, et de consuls français, anglais et néerlandais dans les soixante années qui suivent. Des vice-consuls exercent dans les ports d'Alexandrette, de Tripoli et de Saïda. Des religieux s'occupent de la vie spirituelle des ressortissants. Les franciscains, les capucins, les jésuites et les carmes déchaux tentent également de convertir les chrétiens orientaux aux dogmes de l'Église catholique romaine. Le réseau ainsi formé des consulats et des missions religieuses offre un asile au voyageur dans toutes

1 - Préface à ses *Discours et articles sur la question d'Orient*, Paris, Charles Gosselin, Furne et Cie, 1840, p. 5.

2 - *Voyage de la Syrie*, Paris, Firmin Didot frères, 1837, p. 2.

3 - *Ibid.*, p. 8.

4 - Jean Riffier, *Les Œuvres françaises en Syrie (1860-1923)*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 295.

les grandes villes orientales.

Au cours du XVIII^e siècle, la France réussit à supplanter l'Angleterre dans la suprématie du commerce du Levant⁵, mais deux événements viennent bouleverser cette situation. La Révolution de 1789 et les guerres qui s'ensuivent ont tout d'abord des répercussions sur le trafic, mais c'est surtout l'expédition de Bonaparte en Égypte qui vient mettre à mal la présence française. L'Égypte est alors une province ottomane comme la Syrie, et lorsqu'en 1798, Bonaparte décide de s'en emparer, le Sultan à Constantinople réagit énergiquement en ordonnant d'arrêter tous les Français et de confisquer leurs biens⁶. Bonaparte tente de conquérir la Syrie mais il est arrêté en mai 1799 devant les murs de Saint-Jean d'Acre. Ses troupes sont défaites par les Anglais à la bataille de Canope en mars 1801. Le traité de paix signé à Paris le 25 juin 1802 prévoit certes « *des restitutions et dédommagements* » en faveur des marchands lésés, mais ce bref épisode marque le déclin du commerce français dans l'Empire ottoman.

Paradoxalement, l'expédition d'Égypte à laquelle avaient participé de nombreux savants va créer un immense intérêt dans toute l'Europe pour ce qu'on appelle « l'Orient ». Si bien que de 1801 à 1840, on compte autant de publications de récits de voyage au Levant que durant tout le XVIII^e siècle⁷. Victor Hugo constate ainsi dans sa préface des *Orientales* qu'« *on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait [...] l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale* ». Voyager dans les contrées levantines devient donc une mode à laquelle succombe l'Europe, malgré les dangers d'un tel périple.

Au premier chef de ces périls se trouve la traversée en Méditerranée avec les tempêtes, les corsaires

et les maladies susceptibles d'affecter l'équipage et les passagers. La navigation est néanmoins rendue plus sûre et plus rapide par la mise en place progressive de bateaux à vapeur à la fin des années 1830.

Les épidémies de peste et de choléra déciment régulièrement les villes syriennes, une dizaine de fois dans la première moitié du XIX^e siècle⁸. Léon de Laborde est ainsi obligé d'écourter son séjour à Antioche ravagée par la peste en 1826-1827. Lamartine ne peut visiter Jérusalem pour les mêmes raisons en 1832. Il obtient finalement une autorisation spéciale du pacha qui lui permet d'entrer dans la ville sous bonne escorte le 20 octobre, de se recueillir dans l'église du Saint-Sépulcre, et de ressortir aussitôt sans rien voir d'autre de la cité sainte.

La région est également en proie aux séismes : Damas, Beyrouth, Acre et Jaffa sont touchées en 1837, mais c'est surtout le tremblement de terre dans le Nord de la Syrie en août 1822 qui provoque des dégâts considérables, en particulier à Antioche et à Alep. Les murs de fortifications et plusieurs minarets s'effondrent, des maisons s'écroulent sur leurs occupants, offrant pendant de nombreuses années un triste spectacle de désolation à la vue du voyageur.

À ces catastrophes naturelles s'ajoute l'insécurité des routes : les caravanes peuvent être l'objet d'attaques de tribus nomades. Léon de Laborde rappelle l'assassinat près de Moka en 1811 d'Ulrich Jasper Seetzen (1767-1811), originaire de Frise orientale⁹, et celui du colonel Vincent Yves Boutin entre Alep et Latakieh en 1815¹⁰. Même si ces deux savants sont aussi sans doute des espions qui se déplacent seuls et sont donc plus vulnérables, un voyage en Syrie ne s'apparente pas à une promenade ou une visite touristique de tout repos¹¹.

D'autant plus que la situation politique est relativement instable. Il n'est pas rare que la population se soulève contre le pacha, comme par exemple

5 - Voir Paul Masson, *Histoire du commerce du Levant au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette & Cie, 1911, p. 367.

6 - Sur les conséquences de l'expédition d'Égypte à Alep, voir Henri Dehérain, « Les infortunes des Français d'Alep pendant l'expédition d'Égypte », *Syria*, t. III, 1^e fasc., 1922, Paris, Librairie Paul Geuthner, p. 338-349.

7 - Voir la bibliographie de Reinhold Röhrich, *Bibliotheca geographica Palaestinae*, Berlin, H. Reuther's Verlagsbuchhandlung, 1890.

8 - Voir Daniel Panzac, *La Peste dans l'Empire ottoman (1700-1850)*, Louvain, Peeters, 1985, p. 34-35 et p. 198.

9 - Voir Ulrich Jasper Seetzen's *Reisen durch Syrien, Palästina, Phönicien, die Transjordan-Länder, Arabia Petraea und Unter-Aegypten. Herausgegeben und commentirt von Professor Dr. Fr. Kruse in Verbindung mit Prof. Dr. Hinrichs, Dr. G. Fr. Hermann Müller und mehreren andern Gelehrten*, Berlin, G. Reimer, 1854-1859 (4 vol. in-8°).

10 - Voir sa biographie par Jean Marchioni, *Boutin, le « Lawrence » de Napoléon, espion à Alger et en Orient, pionnier de l'Algérie française*, Nice, éd. Jacques Gandini, 2007.

11 - Voir l'introduction de Léon de Laborde à son *Voyage de la Syrie*, *op. cit.*, p. 3 : « *De nos jours une exploration de ce genre est une promenade : en 1827, c'était un voyage aventureux.* »

à Alep en 1819, ou que celui-ci cherche à s'émanciper de la tutelle ottomane. Djazzâr Ahmad Pacha, gouverneur de Damas qui avait arrêté les armées de Bonaparte à Acre, tente jusqu'à sa mort en 1804 de créer un État sous son autorité englobant la Syrie et la Palestine. En Arabie, la révolte religieuse des Wahhabites menée par Ibn Sa'ûd réussit à s'emparer de La Mecque et de Médine en 1803-1804. Cette insurrection est réduite entre 1811 et 1818 par les troupes du gouverneur d'Égypte, Muhammad 'Alî. Mais ce dernier revendique en 1830 le gouvernorat de la Syrie. Devant le refus du sultan Mahmûd II, ses troupes conduites par son fils Ibrahim Pacha pénètrent en Palestine : Acre est prise après six mois de siège en mai 1832, Damas en juin, Alep en juillet, Antioche en août. Elles progressent jusqu'à Konya en décembre et s'ouvrent ainsi le chemin de Constantinople. L'intervention de la Russie, de la France et de l'Angleterre met provisoirement un terme au conflit. Le traité de Kutahya conclu en mai 1833 accorde à Muhammad 'Alî la Crète et le Hedjaz, ainsi que la Syrie en échange du retrait de ses troupes. L'occupation égyptienne de la province syrienne va en réalité se poursuivre jusqu'en 1840. Entre 1832 et 1839, de très nombreux voyageurs profitent de la paix instaurée pour visiter la région et étudier les effets de la nouvelle administration égyptienne. Les sentiments francophiles de Muhammad 'Alî favorisent en particulier la venue des voyageurs français, tandis que les Anglais voient d'un mauvais œil les nouvelles possessions égyptiennes situées sur la route des Indes. Après la défaite de l'armée ottomane contre Ibrahim Pacha à Nisibe le 24 juin 1839, l'Angleterre intervient militairement en 1840 pour forcer les troupes égyptiennes à se retirer. Muhammad 'Alî renonce à la Syrie mais obtient en 1841 sa reconnaissance comme chef héréditaire de l'Égypte par 'Abdül-Mejid, successeur de Mahmûd II. Quelques mois après son accession au trône en 1839, le nouveau sultan promulgue le rescrit impérial de Gülkhâne qui engage un vaste programme de réformes connues sous le nom de *Tanzîmât* et qui va donner progressivement à la Syrie un nouveau visage institutionnel, économique et social¹².

Toutes ces difficultés n'empêchent pas de

nombreux Européens de se rendre au Levant, mus par des motivations diverses et variées. La première est sans aucun doute d'ordre religieux. Visiter les Lieux Saints et marcher sur les traces du Christ et des apôtres ne sont pas seulement le but des pèlerins mais de tout voyageur en Orient, qu'il soit marchand, archéologue ou artiste. À côté de Jérusalem et de la Palestine qui occupent une place centrale, il convient de citer Antioche et Damas. C'est à Antioche que les adeptes de la doctrine du Christ reçurent pour la première fois le nom de « chrétiens »¹³. La ville fut très tôt le siège d'un patriarcat et Paul de Tarse y passa lors de ses trois voyages entre 45 et 58. Damas est liée au souvenir de la conversion de Paul, mais elle est surtout citée dans la Genèse¹⁴, ce qui lui donne un éclat particulier et lui vaut d'être décrite comme un petit paradis, une oasis entourée de magnifiques jardins fruitiers au milieu du désert. Cependant au XIX^e siècle, elle représente la cité sainte musulmane, surnommée « la porte de La Mecque » du fait du grand rassemblement qui s'y opère chaque année à l'occasion du pèlerinage. Un seul consul européen, l'agent français Baudin, y réside dans les années 1820.

Pour le voyageur, les Lieux Saints gardent le souvenir d'épisodes chrétiens, et les habitants celui des mœurs antiques : « *voilà l'Orient d'autrefois dans l'Orient d'aujourd'hui* » déclare Léon de Laborde¹⁵. Voyager en Syrie, c'est d'abord voyager dans le passé, depuis les premiers temps bibliques jusqu'à l'époque des croisades. La géographie historique ou religieuse se superpose ainsi à la géographie physique et politique de l'époque, et va parfois jusqu'à l'effacer. La plaine d'Issos, proche du port d'Alexandrette au Nord de la Syrie, ne présente aucun vestige, aucune ruine, aucun intérêt si ce n'est le pittoresque du bord de mer, mais le médecin Hall qui accompagne Léon de Laborde fait un détour pour visiter ce lieu où Alexandre le Grand vainquit l'armée perse en 333 av. J.-C. et s'ouvrit les portes de l'Asie. L'artiste anglais William Bartlett (1809-1854) dessine même la morne plaine en 1834¹⁶. Le voyageur se déplace ainsi dans un espace mythique, sans relation avec la réalité présente. La période hellénistique est aussi marquée par la fondation des

12 - Voir Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 430

13 - Voir les *Actes des apôtres*, 11, 26.

14 - *Genèse*, 14, 15.

15 - Léon de Laborde, *Voyage de la Syrie*, op. cit., p. 54.

16 - La gravure se trouve dans le récit de John Carne, *Syria, the Holy Land, Asia Minor*, London, Fisher, Son & Co., 1838, vol. 3, p. 46.

villes d'Antioche et de Laodicée (Latakiah) par Seleucus Nicator, lieutenant d'Alexandre, ou encore par le souvenir du long siège de Tyr (l'actuelle Sour au Liban).

Les vestiges antiques romains sont plus nombreux, et notamment dans les deux sites exceptionnels de Baalbek et de Palmyre. Si le premier est visité par la quasi-totalité des voyageurs au Levant, ce n'est pas le cas du second, redécouvert seulement au XVII^e siècle et qui demeure encore mal connu au XIX^e siècle. En 1678, seize marchands anglais résidant à Alep s'aventurent à Palmyre, au milieu des maisons de terre construites entre les ruines par les Arabes. En 1691, un second groupe de trente Anglais récidive¹⁷. Au XVIII^e siècle, les ouvrages de Robert Wood (1717-1771)¹⁸ et de Louis-François Cassas (1756-1827)¹⁹ diffusent de magnifiques dessins des vestiges de Palmyre mais la cité demeure difficile d'accès. Il faut en effet traverser le désert depuis Hama et risquer de tomber à la merci des tribus bédouines. Bien qu'il ne s'y soit jamais rendu, Volney (1757-1820) y situe sa réflexion sur *Les Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*²⁰, ce qui contribua sans doute beaucoup à la renommée du site.

Les travaux de Léon de Laborde et de ses compagnons en 1827 constituent un témoignage unique au XIX^e siècle, et l'auteur ne s'y trompa pas en choisissant de placer une vue de Palmyre en frontispice de son *Voyage de la Syrie*, plutôt qu'une vue de Jérusalem. Les dessins du Hauran et de sa capitale Bosra sont tout aussi exceptionnels dans la mesure où ils ne se trouvent pas sur l'itinéraire traditionnel du voyage en Orient. Cette région, située à la frontière de la Syrie romaine, regorge de vestiges et d'inscriptions gréco-romaines auxquels s'intéressent surtout les savants orientalistes comme Ulrich Jasper Seetzen, Honoré Vidal, drogman au service de la France, le Suisse Johann Ludwig Burckhardt (1784-1817) ou l'archéologue anglais Henry Layard (1817-1894). Les ruines sont l'occasion d'une réflexion romantique sur le passage du temps, mais

offrent aussi un terrain de recherches fertile pour les archéologues qui en étudient les éléments décoratifs et relèvent des inscriptions.

L'Antiquité tardive et les vestiges byzantins ne suscitent en revanche que peu d'intérêt, malgré l'abondance des ruines datant de cette époque, notamment dans le massif calcaire entre Hama et Alep. Pour Léon de Laborde, elles « *appartiennent évidemment à la décadence du cinquième au neuvième siècle* »²¹. Les périodes postérieures au IV^e siècle sont de fait peu connues et mal considérées alors qu'elles offrent des trésors architecturaux. Seule la période classique gréco-romaine trône dans l'estime européenne. Les édifices érigés sous les Byzantins (IV-VII^e siècles), les Omeyyades (VII-VIII^e siècles) et les autres dynasties arabes jusqu'aux Ottomans, font très rarement l'objet de l'attention des voyageurs. Il faut cependant excepter ceux des croisades : le Krak des chevaliers, les ruines de l'église Notre-Dame de Tartous et le château de Tripoli sont souvent décrits, mais la citadelle de Saladin (aussi appelé château de Soane) et celle d'Apamée, occupées davantage par les musulmans, le sont moins. Au début des années 1830, l'académicien Joseph-François Michaud (1767-1839), auteur de *l'Histoire des Croisades*²², suit les traces des croisés sur les chemins d'Antioche et de Jérusalem mais détourne ses regards des forteresses sarrasines. Il ne juge pas utile de se rendre jusqu'à Alep²³ pour voir l'imposante citadelle qui trône au milieu de la ville, chef-d'œuvre d'architecture militaire.

Le voyage en Syrie n'est donc pas un voyage de découverte, comme en Chine ou en Amérique, mais plutôt de redécouverte de son propre passé à travers principalement le christianisme des premiers siècles et l'histoire gréco-romaine, ainsi que dans une moindre mesure les croisades.

Outre les motivations religieuses et archéologiques, le voyage revêt aussi une dimension politique. Pour la France, qui conserve le souvenir des royaumes latins de l'époque des croisades, la Syrie

17 - « An Extract of the Journals of two several Voyages of the English Merchants of the Factory of Aleppo, to Tadmor, anciently call'd Palmyra », *Philosophical Transactions*, No. 218, Nov.-Dec. 1695, p. 129-160.

18 - *Les ruines de Palmyre, autrement dite Tedmor, au désert. Ouvrage traduit de l'anglois par Mr. Chambaud*, Londres, A. Millar, 1753.

19 - *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse Égypte*, Paris, imprimerie de la République, paru en livraisons dans les années 1790.

20 - Ouvrage paru à Paris, Desenne, 1791.

21 - *Voyage de la Syrie*, op. cit., p. 6.

22 - Ouvrage en sept volumes in-8° publié à Paris chez G. Michaud entre 1817 et 1822.

23 - Voir sa *Correspondance d'Orient avec Jean-Joseph-François Poujoulat*, Paris, Ducollet, 1835, t. VII, p. 166.

reste fondamentalement une terre chrétienne et qui plus est une « terre française »²⁴, ce qui explique les revendications qu'elle présentera pour exercer un mandat à la fin de la Première Guerre mondiale. Pour l'Angleterre, la Syrie se situe sur la route terrestre de l'Inde et constitue une région stratégique pour conserver le lien avec ses colonies et assurer la sécurité des échanges commerciaux. La Russie n'a pas d'ambition directe sur les provinces orientales de l'Empire ottoman, mais cherche à étendre son influence dans les Balkans et à s'ouvrir un débouché sur la Méditerranée. Russes, Français et Anglais souhaitent la partition de l'Empire ottoman, mais redoutent que son émiettement ne profite à l'un aux dépens des autres. C'est ce qu'on appelle la « question d'Orient », sujet de politique internationale qui suscite des débats parlementaires largement relayés dans la presse.

Les puissances cherchent à étendre leur influence sur les populations de l'Empire ottoman : la France est la protectrice des catholiques, la Russie des grecs orthodoxes, et l'Angleterre, en plus d'être l'alliée traditionnelle des druzes, noue des relations avec les juifs et les autres communautés chrétiennes. Le but est d'obtenir l'appui de ces populations en cas de conquête. Lamartine explique très clairement cette perspective en 1835 : « *Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l'Asie, de Smyrne à Bassora et du Caire à Bagdad, en marchant pas à pas ; en prenant les maronites du Liban pour pivots de ses opérations ; en organisant derrière lui à mesure qu'il avancerait, et en faisant des chrétiens de l'Orient son moyen d'action, d'administration et de recrutement* »²⁵.

Les puissances s'intéressent aussi aux princes comme l'Émir Béchir ainsi qu'aux tribus bédouines susceptibles de secouer le joug ottoman, préfigurant l'action de Lawrence d'Arabie pendant la première guerre mondiale. Lamartine rencontre près de Jérusalem le chef de tribu Abougosh et laisse entendre qu'il est chargé de quelque mission secrète : « *Abougosh me pria d'éloigner ma suite et éloigna lui-même la sienne, pour me communi-*

quer quelques renseignements secrets que je ne puis consigner ici »²⁶. Lady Hester Stanhope (1776-1839), nièce du premier ministre britannique William Pitt, s'est installée dans le mont Liban après avoir lié de multiples relations avec les bédouins qui la proclamèrent « reine de Palmyre ». Elle constitue un centre d'attraction pour tous les voyageurs, et se trouve aussi parfaitement renseignée sur les événements de la région. De nombreux écrivains sont aussi des hommes politiques : Chateaubriand exerce ses talents de diplomate à l'ambassade de Rome où Léon de Laborde officie un temps comme secrétaire en 1828-1829. Ce dernier succède en 1841 à son père Alexandre au poste de député. Lamartine apprend son élection à l'Assemblée alors qu'il est au Liban en 1833 et précipite son retour en France. Il est considéré par la suite comme un spécialiste de la question d'Orient et occupe brièvement le poste de ministre des Affaires étrangères en 1848. Tous les voyageurs qui se rendent en Syrie ont à l'esprit la question d'Orient qui modèle plus ou moins consciemment leur discours. L'accent est ainsi mis sur le despotisme des pachas, leur mauvaise gouvernance et leur incapacité à mettre en valeur le territoire pourtant fertile de la Syrie. Le consul Henri Guys (1787-1878) qui accueille Léon de Laborde à Beyrouth en 1827, évoque les « *excellentes terres et ce pays riche et fertile [qui] serait susceptible de le devenir davantage, s'il était également bien cultivé partout* »²⁷, sans doute grâce à un « *gouvernement paternel* »²⁸ qu'il appelle de ses vœux et qui pourrait être celui de la France. Les ambitions coloniales de la France et de la Grande-Bretagne au XIX^e siècle n'épargnent pas la Syrie, mais ne se concrétiseront qu'à la fin de la première guerre mondiale.

Ces motivations n'empêchent pas un sincère engouement littéraire et artistique. Le succès rencontré par l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, traduit et réédité à plusieurs reprises, incite les voyageurs à marcher sur ses traces. En prenant parfois son contre-pied, tel Lamartine qui visite le Levant « *en poète et en philosophe* »²⁹ alors que

24 - Selon le titre d'un ouvrage d'Armand Megglé, *La Syrie, terre française*, Paris, Société française d'éditions, 1931.

25 - Lamartine, *Voyage en Orient (1832-1833)*, Alep, Aleppo Art & Ray Publishing, 2009, p. 330.

26 - Lamartine, *Voyage en Orient (1832-1833)*, op. cit., p. 226.

27 - Henri Guys, *Statistique du pachalik d'Alep*, Marseille, Vial, et Paris, Challamel Aîné, 1853, p. 25 (rééd. dans *Alep sous le consulat de Henri Guys (1838-1847)*, Alep, Dar Al-Mudarris, 2009, p. 36).

28 - *Ibid.*, p. 57 (éd. 2009, p. 64).

Chateaubriand se voulait d'abord un pèlerin et un nouveau croisé. Le *Voyage en Orient* de Lamartine, réédité seize fois du vivant de l'auteur et traduit dès sa sortie en 1835 en anglais, allemand, italien, néerlandais, est également une référence pour les voyageurs qui viennent après lui. Ceux-ci ne marchent alors plus seulement sur les traces du christianisme ou de l'Antiquité, mais aussi dans les pas de Chateaubriand et de Lamartine dont les récits de voyage sont élevés au rang de monuments littéraires.

La visite d'artistes au Levant est une tradition établie de longue date, avec par exemple le Néerlandais Cornelis de Bruijn au XVII^e siècle ou Louis-François Cassas au XVIII^e siècle, mais elle connaît un développement important dans la première moitié du XIX^e siècle. Léon et Alexandre de Laborde réalisent eux-mêmes des dessins, et sont accompagnés quelque temps par le peintre Charles-Émile Callande de Champmartin (1797-1883). Un autre peintre, Prosper Marilhat (1811-1847), voyage en Syrie en 1831. À leur retour, ces artistes exposent dans les salons leurs tableaux d'après lesquels sont tirées des lithographies pour illustrer le récit de Léon de Laborde. Par exemple, la légende de la planche III de son *Voyage de la Syrie*, intitulée « Halep. Femmes turques dans leur intérieur », indique que Freeman a réalisé la lithographie d'après un tableau de Champmartin. La toile originale se trouve au musée des Beaux-Arts de Rouen mais représente un harem à Tripoli. Léon de Laborde, qui est resté « dix-sept jours à Halep, faisant trêve aux études, aux travaux »³⁰, n'a certainement rien dessiné de la ville, mais a souhaité illustrer sa relation par une lithographie, ce qui explique cet emprunt à Champmartin et le changement de légende. Antoine-Alphonse Montfort (1802-1884), élève d'Horace Vernet, ramène de ses voyages en Orient en 1827-1828 et en 1836-1838 des centaines de dessins³¹, de même qu'Eugène Flandin (1809-1876) et Pascal Coste (1787-1879) qui accompagnent l'ambassadeur Édouard de Sercey en Perse en 1839-1841³².

Les Anglais ne sont pas en reste : David

Roberts (1796-1864) demeure peut-être le plus connu aujourd'hui grâce aux peintures réalisées lors de son voyage en 1838-1839. Léon de Laborde reconnaît son talent mais lui reproche de « *mentir d'après nature* » comme le fait Lamartine avec sa plume³³.

William Bartlett, en voyage en Syrie en 1834 et en 1842, a marqué durablement l'iconographie de la Syrie par les gravures tirées de ses dessins, copiées à de multiples reprises et illustrant d'innombrables relations de voyage pendant tout le XIX^e siècle. Ce sont d'ailleurs des vues de Tyr et de Damas de sa main qui sont choisies pour figurer sur les premiers billets de 10 et de 25 livres syriennes imprimés en 1920³⁴. Trois sujets inspirent principalement les artistes : les portraits d'Orientaux, les ruines et la nature, en particulier celle du mont Liban, qui se prête à l'épanchement du sentiment romantique.

Les motivations religieuses, savantes, politiques et artistiques sont étroitement liées, et participent à la richesse des récits dont le *Voyage de la Syrie* de Léon de Laborde constitue un parfait exemple. Selon Lamartine, « *changer d'horizon moral, c'est changer de pensée* »³⁵, chaque récit de voyage nous invite ainsi à approfondir notre connaissance de l'Autre, à repenser notre relation à lui et à se débarrasser de nos préjugés. Telle est la leçon tirée par Lamartine qui conclut avant de repartir pour la France que « *toutes les religions avaient leur divine morale, toutes les civilisations leur vertu, et tous les hommes le sentiment du juste, du bien et du beau, gravé en différents caractères dans leur cœur par la main de Dieu* »³⁶.

L'orientalisme est aussi un humanisme qui mérite de ne pas tomber dans l'oubli et qui donne tout son sens au travail de valorisation entrepris par l'association des Amis de la Bibliothèque municipale du Blanc.

Olivier Salmon

Doctorant en littérature
Université Paris-IV-Sorbonne

29 - Lamartine, *Voyage en Orient (1832-1833)*, op. cit., p. 45.

30 - *Voyage de la Syrie*, op. cit., p. 8.

31 - Voir le fonds des dessins et miniatures du Musée du Louvre, RF 4385-4501 et 7269-7749.

32 - Voir le catalogue de l'exposition présenté par les Amis de la Bibliothèque municipale du Blanc, *Voyage en Perse, 1840-1841*, Le Blanc, 1995.

33 - *Voyage de la Syrie*, op. cit., p. 78, note 1.

34 - Hussein I. El-Mudarris et Olivier Salmon, *Romantic Travel through Bartlett's Engravings*, Alep, Ray Publishing, 2007, p. 18.

35 - *Voyage en Orient*, op. cit., p. 114.

36 - *Ibid.*, p. 462.